

Homélies de José Lhoir : année B cahier 6

*du 20^e dimanche au 28^e dimanche
du Temps Ordinaire*

Année B - 20^{ème} dimanche du Temps Ordinaire – Jn 6, 51-58.

Réflexions arbitraires sur l'Eucharistie

Nous avons entendu, longuement, plusieurs dimanches de suite, le chapitre VI de saint Jean qu'on appelle discours eucharistique, et je me suis souvenu d'un document sur l'Eucharistie, appelé « Convergence de Lima » et qui invitait conjointement catholiques, orthodoxes et protestants à en dire ensemble cinq choses merveilleuses.

Chose admirable, il s'agit d'un document œcuménique. Quand on se rappelle qu'on s'est battu comme des chiffonniers à propos de l'Eucharistie, qu'on s'est même étripé à son propos !

Moi qui vous en écris, j'ai à ma droite, invisible, un pope orthodoxe qui regarde par-dessus mon épaule, et, à ma gauche un pasteur protestant qui en fait tout autant, et nous disons tous les trois la même chose et même, par intermittence, nous nous tournons tous les trois vers le rabbin juif pour qu'il nous explique et nous aide à comprendre ce qu'a fait Jésus.

Cinq choses, c'est évidemment beaucoup, mais ce n'est pas ma faute si l'Eucharistie est tellement riche et j'ai envie de tout vous dire.

Voici donc cinq richesses de l'Eucharistie, cinq choses qu'elle est, cinq motifs que nous avons de l'aimer, accrochez-vous, début de la visite œcuménique guidée...

Première chose : l'Eucharistie est une action de grâce, c'est ce que veut dire le mot Eucharistie, une action de grâce, un merci, pour tout ce qui existe,
la création tout entière, le soleil, la lune et les étoiles et frère soleil et sœur la lune et sœur l'eau, comme disait François,
pour nous-mêmes, pour le mystère que nous sommes,
pour la vie qui nous est donnée, pour Jésus et pour l'évangile.

Ce sont les Juifs, et Jésus était juif, qui ont inventé l'action de grâce, elle était essentielle pour eux, ils la ritualisaient dans leur Pâque festive que Jésus n'a fait que reprendre et prolonger :
« A la fin du repas, il prit le pain, il prit la coupe».

Afin que nous apprenions que l'action de grâce, la confiance, le sentiment d'être créé, de s'être reçu, d'être un invité de la vie, est sans doute l'attitude religieuse fondamentale.

L'eucharistie est une deuxième chose, elle est mémoire, mémorial, anamnèse dit-on, d'un terme technique.

Mémoire est plus que souvenir, on se souvient des choses passées, on fait mémoire de choses qui continuent à vivre.

On en fait mémoire parce qu'elles continuent à vivre et pour qu'elles continuent à vivre.

On fait mémoire d'un passé qui est toujours présent.

C'est une idée qui était chère aux Juifs et que nous avons reprise. Dans l'Eucharistie, nous faisons mémoire de Jésus : il refait parmi nous et pour nous ce qu'il a fait à la dernière cène, quand il a anticipé, dans un rite, sa mort du lendemain, sa mort, c. à d. son amour jusqu'au bout, et qu'il a dit : faites cela en mémoire de moi.

Troisième chose, je laisse la parole au pope parce que c'est un sujet qu'il aime beaucoup :

l'Eucharistie est œuvre de l'Esprit. Le prêtre n'est pas là pour dire des paroles magiques,

c'est l'Esprit qui est à l'œuvre, lui qui, du pain et du vin, peut faire le corps et le sang du Christ, lui qui, des frères rassemblés, peut faire le corps du Christ.

On l'invoque deux fois dans la prière eucharistique : on lui demande de faire du pain et du vin le corps et le sang du Christ et de faire de nous un seul corps, ce qui est une chose plus admirable encore.

Quatrième chose, la plus connue et la plus évidente : la messe est un repas.

Rituellement, extérieurement, vue du dehors, elle a les apparences d'un repas

un repas partagé, un partage.

Oh, rien de bien extraordinaire : un peu de pain, un peu de vin, le pain de la force, le vin de la joie, les nourritures les plus élémentaires.

Jésus n'a voulu être que là où l'on partage : ce qui tient la place de Jésus absent est le pain partagé en mémoire de lui. Pour nous apprendre qu'il n'est que là où l'on partage, pour nous apprendre à faire de toute notre vie un partage.

La cinquième et dernière chose qu'est l'Eucharistie, vous pouvez la deviner : c'est comme les oraisons, ça finit toujours par les siècles des siècles :

l'Eucharistie finit aussi dans les siècles des siècles.

Le festin n'est jamais fini, tout ne fait que commencer.

L'Eucharistie est image et prémisses du royaume qui vient, alizés d'un autre monde.

L'Eucharistie c'est déjà, un peu, le royaume, un peu de ciel sur la terre,

de quoi tailler une culotte de sapeur, dit-on quand un coin du ciel est bleu dans un ciel plein de nuages.

Mais il faut que ça se remarque. L'Eglise n'est pas une bulle dans l'histoire des hommes, mais levain dans la pâte.

Telle est l'Eucharistie. Et peut-être bien d'autres choses encore :

*action de grâce
mémorial de Jésus
œuvre de l'Esprit
repas partagé entre frères
prémices du royaume*

Pardonnez-moi cette pluie d'orage.

Mais je voulais seulement, comme un avare, compter et recompter mes louis d'or :
ils sont tous là.

Année B - 21^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Jn 6, 60-69.

A qui irions-nous ?

Les propos de Jésus sur le pain de vie, en Jean VI, sont mal accueillis et l'épisode se termine mal : « *Ce qu'il dit est intolérable, on ne peut pas continuer à l'écouter. A partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en allèrent et cessèrent de marcher avec lui.* »

Une grosse crise, une énorme déception, la fin de l'état de grâce, après le succès du début et l'enthousiasme des foules, voici qu'on se compte et que Jésus demande tristement : « *Voulez-vous, vous aussi, me quitter ?* ».

Qu'est ce qui s'est passé ? Je relis tout ce chapitre VI.

Jésus a-t-il fait scandale par ses propos sur le pain et le vin, son corps et son sang ? « *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* ». Oui, mais pas ici. Plus tard : l'Eucharistie n'existe pas encore. Jésus l'a « inventée » la veille de sa mort. Jean antidate.

Ou alors, ses prétentions exorbitantes ? « *Celui qui croit en moi a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour* » ? Mais Jésus a-t-il tenu les propos que Jean lui prête ?

Jean met plus d'une fois dans la bouche de Jésus des propos qui sont vrais mais que Jésus n'a pas tenus de la sorte. Ils sont le fruit de sa

longue méditation. Jean est le dernier des évangélistes et on estime qu'il écrit vers l'an 100. Jésus s'est-il dit clef de voûte de l'histoire du monde, l'alpha et oméga de l'univers ? Je ne le pense pas. C'est Jean qui le lui fait dire.

Alors, a-t-on reculé quand il a parlé de corps livré, de sang versé, de vie donnée pour que le monde ait la vie ? A-t-on compris que la vie qu'il donnait, il la payait de sa mort ? A-t-il fait peur en invitant à le suivre ?

Là, à mon avis, « *ça brûle* » comme disent les enfants à ceux qui doivent retrouver un objet qu'ils ont caché. C'est ici que les choses se jouent. Parce qu'être chrétien, suivre Jésus, ce n'est pas proclamer correctement un crédo mais vivre comme il a vécu. C'est un certain style de vie. C'est être prêt à suivre ce semeur d'inquiétude qui ne promet pas la lune mais invite à faire advenir avec lui un monde nouveau.

Et nous, qui ne sommes pas meilleurs que les autres mais qui voudrions bien être ses disciples, il nous arrive de traîner la patte. Jésus nous heurte, nous n'avons plus envie de le suivre. Nous n'aimons plus les béatitudes que nous admirions tant l'instant d'avant. Parce que ça ne tient pas debout, parce qu'on a l'air idiot d'agir comme il a agi : ne pas rendre le mal pour le mal, être honnêtes et justes et tolérants...

Il n'est pas interdit d'avoir des questions, il est même sain d'en avoir. Suivre quelqu'un, l'aimer, ce n'est pas forcément tout comprendre, ni être toujours d'accord, ni ne pas douter. Je partage la conviction de ce chrétien qui disait : dans mon conseil d'administration intérieure, la foi a la majorité de blocage : 52%. Le reste est occupé par les doutes : 24% et les questions : 24% aussi. Mais quand, dans nos cœurs, la majorité de blocage semble vacillante, dans ces moments où l'on a envie de tout lâcher, Jésus nous demande comme à Pierre : vous voulez partir, vous aussi ?

Ce n'est pas du chantage. Ça lui fait mal, on compte à ses yeux. Il est plus fort si on est avec lui, il a besoin de nous. Etty Hillesum disait qu'il fallait aider Dieu.

Et nous on bat en retraite, notre audace nous a fait peur, et on dit comme Pierre : « A qui irions-nous ? ». On ne comprend pas bien mais on te fait confiance. Et notre confiance est plus forte que le doute. Camus a dit un jour que s'il devait choisir entre sa mère et la vérité, il choisirait sa mère. C'est dangereux, c'est contestable mais j'en retiens l'extraordinaire force de la confiance. Plus forte, parfois, que la raison.

Et ça donne ce crédo pour les jours de doute et d'épreuve, un credo en creux, à marée basse : « A qui irions-nous ? ». C'est tout ce qui nous reste, mais c'est toi qu'on préfère, avec toi et comme toi qu'on veut vivre.

Admirable crédo de Pierre !

Je lui connais une petite sœur : saint Ignace de Loyola, dans une prière célèbre, dit humblement : « Ne permets pas que je sois séparé de toi ». Je ne te demande pas d'être en première loge, je te demande seulement de n'être pas séparé de toi, de ne jamais te quitter. Toi, ne me lâche pas et si je devais être infidèle, tiens-moi.

Au passage, je réquisitionne aussi Jacques Brel et le promeus à la dignité de prière : « Ne me quitte pas ».

Année B - 22^{ème} dimanche du temps Ordinaire - Marc 7, 1-23.

Un texte polémique de grande portée.

Au départ, un incident : les disciples de Jésus ne se sont pas purifiés les mains comme il était d'usage avant de manger et ils se font tancer.

Jésus contre-attaque :

non, la religion ne consiste pas en gestes ou rites, c'est une affaire de cœur,
c'est dans le cœur, de chacun, à l'intérieur de chacun que tout se joue. Tout le premier testament le criait déjà : voyez la première lecture.

Il faut remonter plus haut pour comprendre la portée de l'épisode, redéfinir les termes : loi, observances, tradition.

La loi dont il est question, c'est celle du Sinaï, nos dix commandements, les dix paroles, disent les Juifs, ce monument de l'histoire religieuse universelle, non seulement juive.

Dieu a fait alliance avec son peuple et le peuple, comme en échange, en réponse, s'est engagé à respecter la loi, il a accepté d'être le peuple de la loi.

La loi est grande et Jésus la vénère et en vit.

Mais elle est vague. Alors il lui est arrivé qu'on l'a précisée sans fin, de mille manières, par mille commentaires.

Cela s'appelle les traditions : rituelles, liturgiques, alimentaires, juridiques.

Je ne sais pas d'où provient la tradition rapportée par notre évangile de se laver rituellement les mains avant de manger, mais il me vient un autre exemple, encore actuel dans la communauté juive : la loi prescrit le repos du sabbat, mais c'est quoi le repos du sabbat ? Peut-on, le sabbat, tourner l'interrupteur pour allumer la lumière ? Peut-on pousser le bouton de l'ascenseur ou doit-on attendre que quelqu'un passant fort opportunément par là, le fasse à votre place ?

Je ne me moque pas. Je constate la logique inflationniste inhérente à la loi qu'on veut préciser sans cesse davantage.

Notre évangile d'aujourd'hui ne nous permet pas de dire quelle était la position de Jésus par rapport aux traditions. Nous apprenons seulement que Jésus réaffirme avec force l'essentiel qui est le cœur. C'est le cœur que Dieu veut, bien plus que la soumission à des rites. C'est du cœur de l'homme que viennent et le bien et le mal; le mal n'est pas dans ce qui extérieur à l'homme, le bien n'est pas dans l'exécution d'un rite, le salut n'est pas au terme des neuf premiers vendredis du mois ni au bout du ramadan. On ne peut s'empêcher de penser : quelle haute idée de l'homme !

Ne faisons pas dire à Jésus ce qu'il ne dit pas. Jésus ne dit pas que tout qui observe la loi est un hypocrite. Il doit être possible de concilier le cœur et la loi, et Jésus le dit ailleurs avec force. Ce n'est pas parce qu'il a tant polémiqué avec les pharisiens que tous les pharisiens observants de la loi sont des hypocrites. Il doit y avoir une sortie.

Et nous, dans cette polémique qui ne semble vraiment pas nous concerner ?

C'est vrai, nous vivons sans ce que les Juifs appellent la loi et qui est donc cet ensemble compact de prescriptions diverses.

La chose ne fut pas admise sans peine.

C'est saint Paul qui a inventé - je simplifie - une version simplifiée du message biblique. Le christianisme ne se serait jamais répandu dans sa gangue juive.

Qu'on pense seulement à la circoncision qui faisait horreur au monde gréco-romain !

Les Juifs ne le lui pardonnent pas, il est à tout jamais leur bête noire.

Ne regardons pas du haut de notre grandeur des religions rituelles comme le judaïsme ou l'Islam où l'on vous dit exactement ce que vous avez à penser ou à faire.

Les religions rituelles sont exigeantes mais simples, rassurantes, elles balisent clairement la route. Les hommes aiment sans doute bien qu'on leur dise ce qu'ils doivent penser ou faire, faire ou ne pas faire.

Ces religions ressemblent parfois à un parcours du combattant, mais on n'y connaît pas les affres de la liberté.

Rappelez-vous le grand inquisiteur de Dostoïevski qui condamnait Jésus pour avoir voulu l'homme libre.

Notre maison n'est pas de la sorte. Notre maison, c'est l'évangile, et l'évangile est vague,
il ne dit plus qu'il faut couper la main du voleur (comme le disait à peu près le premier testament et comme persiste à le dire l'Islam, heureusement plus guère mis en pratique sur ce point) mais qu'il faut abandonner le troupeau pour retrouver la brebis perdue,
et payer l'ouvrier de la onzième heure comme celui de la première.
Que voulez-vous faire avec pareilles billevesées ?

Il ne contient pas non plus de ces interdits alimentaires qui nous semblent si curieux et que nous avons tant de mal à comprendre :
le porc n'y est l'objet d'aucun ostracisme, ni la modeste crevette...

Il n'y a dans mon propos aucune commisération pour les pauvres imbéciles qui en sont encore là. On veut simplement se redire qui l'on est pour pouvoir parler avec ceux qui ne pensent pas comme nous. Il est important, pour pouvoir dialoguer, de savoir qui l'on est. L'évangile de liberté, nous l'avons reçu, nous sommes tombés dedans. Il est la maison que nous aimons.

Ce qui n'est pas un motif pour briser les vitres de la maison voisine.

Ceci encore pour terminer : cette belle liberté, ne la portons pas comme une cocarde. Copions un tantinet les habitants de la maison voisine que nous trouvons si attachés à toutes sortes de pratiques qui nous désarçonnent.

Peut-être avons-nous à redécouvrir, humblement, les rites, les rythmes, ce qu'on appelle, bêtement, la pratique.
Vous vous dites fièrement « croyant non pratiquant » : êtes-vous tellement sûrs que le cœur se rend vraiment où le corps ne va pas ?

Mais ceci est une autre histoire...

Année B - 23^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Marc 7, 31-37

Guérison d'un sourd-muet.

Difficile de dire ce qui s'est exactement passé : on criait vite au miracle du temps de Jésus.

Mais d'autre part, Jésus a certainement été un guérisseur.

Le miracle à interpréter du côté du psycho-somatique ? Jésus guérit un corps malade et une âme malade ? Il guérit le corps en guérissant l'âme ? C'était l'âme qui était malade et polluait le corps ?

Laissons... L'écriture ne satisfera pas notre curiosité et nos préoccupations n'étaient pas les leurs, nous n'en apprendrons pas plus.

Par contre, piste intéressante et tellement plus féconde : lire notre évangile sur le fond de la première lecture qui décrit avec enthousiasme la libération que Dieu prépare pour son peuple : *L'eau jaillira dans le désert, le pays torride se changera en lac, les yeux des aveugles et les oreilles des sourds s'ouvriront.*

Sur cet arrière-fond, la guérison du sourd-muet prend allure de signal, de début de ce monde nouveau annoncé par Isaïe. Jésus réalise la promesse du prophète !

Voyez le récit : un homme sans parole, enfermé dans le monde mort du silence et de la non-communication, surdité et mutité. (Avez-vous déjà remarqué que nous sommes plus attentifs aux aveugles qu'aux

sourds et aux muets ? La Bible, plus équitable, porte un intérêt égal aux uns et aux autres.)

Françoise Dolto, la psychanalyste spécialiste de l'enfance, écrivait : « Tout ce que je cherche, c'est à faire réfléchir les parents sur le fait que la souffrance suprême de l'être humain c'est de ne pas communiquer avec les autres ».

Elle parlait de l'incommunication qu'on pourrait appeler morale, entre des êtres qui pourraient se parler mais ne se parlent plus, ou ne veulent plus se parler, ou ne parviennent pas à se parler. Celle dont il est question dans l'évangile (la surdité et la mutité physiologiques) à la fois ressemble à la surdité-mutité morale et en diffère.

C'est le moment de nous rappeler que nous sommes des êtres de langage, des « parlétres », disent les philosophes, des êtres qui parlent, des êtres qui se définissent par le parler, qui diffèrent des animaux par le langage, des êtres que la parole constitue.

L'enfant s'éveille à la vie, il devient homme parce qu'on lui parle et qu'il apprend à parler :

premier cri, premier sourire, première parole et le remarquable, c'est que ses premières paroles ne sont pas un appel mais une réponse à l'invitation de son entourage.

C'est parce qu'on lui a parlé d'abord, qu'on lui a dit des paroles, qu'il ne comprenait pas mais qui lui étaient adressées avec amour, qu'il peut aller à la rencontre d'êtres dont l'amour le précède.

Pouvoir créateur de la parole qui fait exister.

Et la belle histoire de Mowgli imaginée par Kipling dans *Le livre de la Jungle* est malheureusement fausse. Le petit d'homme élevé par des loups ne deviendra pas un homme mais un loup, il ne retournera jamais vers les hommes, il deviendra un enfant-loup, il est trop tard pour qu'il apprenne à parler.

Jamais il ne fondera Rome comme Romulus et Rémus...

J'en reviens au récit : Jésus rend l'ouïe et la parole, la possibilité de communiquer,
il fait de lui un homme nouveau, il le fait littéralement exister.
Nous assistons à la naissance d'un homme.

Une dernière réflexion, pour nous : la guérison du sourd-muet était évoquée dans l'ancienne liturgie du baptême, on posait du sel sur la langue de l'enfant, on lui touchait les lèvres en disant : ouvre-toi, ouvrons-nous, cessons d'être muets et sourds.

J'explique l'évangile à des enfants, je leur demande s'ils savent ce que c'est qu'être sourd.

Un petit doigt se lève : « oui, ma bobonne, elle entend dur ».

« Et nous, est-ce qu'il nous arrive parfois d'être sourds ? »

Un moment de profonde réflexion, puis une petite voix claironne :

« Oui, quand maman dit d'aller au lit ». Ils ont parfaitement compris...

Ouvrons-nous, cessons d'être sourds et muets, nous sommes sourds quand nous n'écoutes que les mêmes personnes, quand nous n'entendons plus le cri des pauvres.

Nous sommes muets quand nous refusons d'encourager, de consoler, de défendre,
de dénoncer...

Seigneur, ouvre nos oreilles et nos lèvres !

P.S.

1. *On demandait à Jésus de poser la main sur l'infirme : geste de pitié, destiné à apaiser la douleur de sa solitude ? Jésus va faire bien plus, il va le guérir.*

Gesticulation magique de Jésus ? Mais c'est oublier qu'il parle au sourd-muet le seul langage qu'il puisse comprendre, le langage gestuel. Jésus parle sourd-muet.

2. *La réaction de la foule : il fait bien toutes choses.*

On pense au chœur des tragédies grecques qui appuyait et commentait ce qui venait de se passer.

*On pense aussi à la première création quand Dieu, chaque soir qu'il avait fait, satisfait de son œuvre, se disait à lui-même que c'était bon ce qu'il venait de faire.
(À qui d'autre aurait-il pu le dire ?)*

Année B - 24^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Marc 8, 27-35.

Un jour, donc, Jésus a interrogé ses amis : qui suis-je pour vous ?
Voulait-il savoir où ils en étaient ?

Traversait-il un passage à vide et voulait-il, comme auprès de ses disciples, savoir s'il pouvait compter sur eux ?

Comme, dit-on, le petit Wolfgang Amadeus Mozart que son Léopold de père trimballait et exhibait dans toutes les cours d'Europe et qui, à l'écart, demandait aux gens : est-ce que vous m'aimez ?

Un Jésus amnésique de sa divinité, voyageur sans bagage messianique : pourquoi pas ?

« Tu es le Messie », dit Pierre.

Marc met dans la bouche de Pierre la profession de foi de la première communauté chrétienne.

Le messie : celui qu'on attendait.

Mot admirable : il est lourd d'espérance.

Mot terrible : Dieu sait combien, parfois, comme ces vérités devenues folles, il a dans l'histoire, engendré de monstres !

Un mot qui a produit plus d'histoire qu'il n'en peut digérer.

Il est vague à souhait, Pierre va en donner la preuve ;
une auberge espagnole où chacun trouve ce qu'il apporte.

Contenu politique avant tout ?

Celui qu'on attendait pour remettre de l'ordre dans les choses de ce monde qui en a bien besoin ?

Celui qui va rendre à son peuple sa liberté et sa fierté ?

C'était sans doute ce qu'attendait Pierre.

Un mot qui nous vient des Juifs.

On dit un peu sottement que les Juifs attendent encore le Messie, nigauds qu'ils sont d'ignorer qu'il est déjà passé, et qu'ils attendent un tram qui ne passera plus.

Mais le virus, ils nous l'ont inoculé et nous aussi nous attendons : *nous attendons ta venue dans la gloire, viens Seigneur Jésus !*

Nous attendons qu'il vienne davantage.

La venue de Jésus n'a pas arrêté l'histoire et l'histoire n'est pas condamnée à se répéter.

Jésus n'est pas la fin de l'histoire

Le Messie est peut-être fait pour ne jamais venir, jamais tout à fait. Et l'espérance pour n'être jamais satisfaite...

Histoire juive :

« Un vieux juif pauvre se présente dans un village et demande aux chefs de la communauté de lui fournir un travail modeste qui lui permettra de survivre :

Tu te tiendras à l'entrée du village et tu guetteras l'arrivée du Messie, et quand il arrivera,

tu viendras nous avertir. Pour ce travail tu toucheras un kopek.

Un kopek ! Mais c'est beaucoup trop peu !

C'est vrai, ce n'est pas grand-chose, mais tu auras la garantie de l'emploi. »

Jésus, ensuite, interdit qu'on le dise.

Cette consigne du silence est récurrente chez Marc, elle revient comme un refrain.

C'est le fameux secret messianique si caractéristique de Marc :

« *Et il leur interdisait d'en rien dire à personne* ».

« *Et il ne voulait pas qu'on sache qui il était* ».

« *Et il leur interdit de raconter à personne ce qu'ils avaient vu* ».

C'est sagesse, pense-t-on.

Jésus ne veut pas qu'on parle de lui trop vite, trop tôt, dans l'enthousiasme d'un miracle, dans l'euphorie d'un moment de grâce. Il ne veut pas qu'on se méprenne.

Rendez-vous à la fin, semble-t-il dire, la vérité est à la fin.

Mais c'est plus que sagesse : il y a chez Marc une merveilleuse histoire du silence.

Jésus demande sans cesse que l'on se taise et tout le monde parle, et personne n'obéit, et plus il l'interdit, plus ils le racontent.

Puis, quand tout est fini, quand on pourrait enfin parler, puisqu'on a suivi Jésus jusqu'au bout, tout le monde se tait. Il ne se trouve qu'un païen, « *Le centurion romain qui se tenait au pied de la croix, voyant comment il avait expiré, dit : vraiment cet homme était fils de Dieu* ».

Mais tous les autres se taisent et l'évangile se termine par un silence : « *Les femmes sortirent et s'enfuirent loin du tombeau car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées, et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur* ».

L'évangile de Marc se termine par un silence assourdissant : pour que nous le remplissions ?

Et puis Jésus parle souffrance, rejet, mort, échec... résurrection.
Et Pierre s'insurge.

Il avait tout bon pour la première partie, il a tout faux pour la seconde.

Quel Messie imaginait-il ?

Jésus ne court pas après la souffrance, mais ne se fait pas d'illusion sur ce qui l'attend : l'incompréhension des uns, la haine recuite des autres.

Il y aurait de quoi être triste : l'amour n'est pas aimé.

Mais Jésus sera vainqueur du mal, il ne répondra pas au mal par le mal.

Jésus ne se jettera pas du haut du temple,
Il ne changera pas les pierres en pain.
Il viendra les mains nues,
faible et désarmé, comme un mendiant d'amour,

comme un lutteur à armes égales.

Tel est Dieu, nous enseigne Jésus : un Dieu d'amour.
Croire en Dieu c'est croire en l'amour.
Une religion, la nôtre, a tellement prêché cette folie qu'elle a sacrifié son Dieu.
Dieu y meurt, car quel amour ne meurt d'aimer ?

Mais je suis injuste, ce Dieu vulnérable était déjà celui des Juifs qui nous auront tout appris.

Dieu, dit un commentaire rabbinique, est comme cet enfant qui pleure alors que tout le monde s'amuse autour de lui au jeu de cache-cache, et on lui demande pourquoi il pleure et lui répond : c'est parce que personne ne me cherche.
Dieu aimeraient bien qu'on le cherche.

Année B - 25^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Marc 9, 30-37.

Jésus serrant un enfant dans ses bras.

Cela rappelle les photos qu'on voit parfois dans la presse : un chef d'État inaugurant les chrysanthèmes et embrassant une petite fille toute rouge d'émotion qui vient de lui remettre un énorme bouquet de fleurs.

C'est une image attendrissante qui ne prête pas à conséquence, elle est parfois suspecte.

On a vu Joseph Vissarionovitch Dougachvili, Staline et Adolf Hitler se prêter à l'exercice.

Avec Jésus, c'est autre chose. Il ne pose pas devant l'œil du photographe,
nous sommes ici au cœur de son message.

Écoutez Marc, laconique comme à l'ordinaire.

Jésus marche seul, les apôtres le suivent sans oser l'interroger.
On les comprend ! Ils n'ont pas envie d'entendre Jésus leur parler de souffrance et de mort.
Même si elles doivent être suivies d'une mystérieuse résurrection à laquelle ils ne comprennent rien.

Alors, comme des enfants, entre eux, tout seuls, ils continuent l'histoire à leur manière et lui inventent une fin.

De quoi discutiez-vous en chemin ? leur demande Jésus, avec cet air absent qu'il a parfois quand il pose des questions embarrassantes pour ne forcer personne à baisser les yeux.

Ce même regard perdu qu'il devait avoir devant la femme accusée d'adultère, quand il écrivait des dessins sur le sol pour ne croiser le regard de personne.

Ils se taisent parce qu'ils ont discuté pour savoir qui était le plus grand.

Comme des gosses.

Le vieil instinct atavique, indéracinable : supériorité et infériorité, la soif du pouvoir dont Freud dit qu'elle est aussi forte en l'homme que l'instinct sexuel : moi devant et toi derrière.

Ôte-toi de là que je m'y mette.

Papa commande à maman, maman me commande à moi et moi je commande au chat.

Merveilleux apôtres qui vont bientôt donner leur vie pour Jésus et l'évangile mais qui, pour l'instant, se partagent les maroquins et se voient déjà barons d'empire.

Merveilleux évangile qui rapporte les faits sans les édulcorer, sans les voiler.

Des choses pareilles, ça ne s'invente pas :

quand on sait la difficulté qu'éprouvent les hommes, les partis, les institutions, les Églises, les ordres religieux, à reconnaître leurs fautes et leurs faiblesses, on est frappé par l'accent de vérité de l'évangile.

Des régimes totalitaires ont même trafiqué des photos pour y supprimer des gens tombés en disgrâce.

Jésus prend un enfant dans ses bras, il le serre tendrement :
Le geste ancestral, le plus ancien au monde : des bras qui s'ouvrent pour protéger, des bras qui s'ouvrent pour se blottir.

Nous, dont on a dit que nous vivions dans une société où l'enfant est roi, avons de la peine à croire que dans la société ancienne, les enfants étaient considérés comme quantité négligeable.

L'équivalent actuel des enfants de l'évangile, serait tous ceux que nous rejetons ou méprisons ou tout simplement oublions. Ceux qui ne sont pas intéressants parce qu'ils sont bornés, peu intelligents, sans conversation :
ce sont ceux-là que Jésus préfère.

Et il ajoute que celui qui est le premier doit être le serviteur de tous c. à d. que ceux qui dirigent (et il faut bien qu'il y en ait, même un orchestre de gens archi-spécialisés et compétents ne peut se passer de chef) le fassent dans un esprit de service.

L'autorité conçue comme un service ! La preuve étant qu'on ne s'y accroche pas ! Quelle révolution !

Car il y a trois choses que Jésus déteste : l'argent, l'ambition, l'hypocrisie.

Jésus nous précède sur ce chemin.

« Il a tellement bien pris la dernière place que personne ne peut la lui ravir ».

(Charles de Foucauld)

Année B - 26^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Marc 9, 38-48

Plusieurs choses disparates dans ce texte.

Marc, disent les spécialistes, trace le portrait du disciple de Jésus.
Centrale, l'idée de service de dimanche passé.

Service comme Jésus et à sa suite.

Aujourd'hui, deux touches supplémentaires au portrait.
Dans les deux épisodes des guérisseurs sauvages et des propos sur le scandale.

Je me limite à vous parler du premier : les guérisseurs sauvages.

Les apôtres s'étonnent de ce que quelqu'un qui n'est pas du groupe fasse les mêmes miracles qu'eux.

Ils aimeraient avoir le monopole, que les choses soient claires.

On veut bien servir, mais on voudrait être seul ou au moins le premier à le faire.

Il y a là un orgueil subtil que nous connaissons bien.

Jalousie ?

Le mot fait un peu ringard ou enfantin.

C'est peut-être une erreur :

le philosophe René Girard croit que tout le mal du monde vient de là,

de ce qu'il appelle plus joliment : la rivalité mimétique :

je veux avoir ce que tu as,

je veux être ce que tu es,

je veux être seul à être ce que je suis.

L'histoire de l'humanité semble bien lui donner raison,

puisque le premier meurtre rapporté par la Bible, celui d'Abel par Caïn, est décrit comme un crime de jalousie.

Et, permettez-moi un peu d'érudition, le même Girard a écrit une étude intitulée :

« Mensonge romantique et vérité romanesque ».

Sa thèse est que les romantiques - l'amour toujours - sont de menteurs.

Ce sont les romanesques qui ont raison avec leurs sombres histoires à la Mauriac :
des couples à trois, des rivalités, des jalousies.

Sainte Thérèse de Lisieux a écrit aussi de très belles choses sur le sujet.

Jésus répond : laissez les faire,
personne ne peut opérer un miracle en mon nom puis mal parler de moi,
qui n'est pas contre nous est pour nous.

Le texte ne précise pas ce qui rendait jaloux les disciples,
ce que faisait cet homme « qui faisait des miracles en ton nom »,
qui il était.

Pour Jésus, peu importe.

Je traduis : réjouissez-vous de ce que le bien se fasse, qu'importe qui le fait !

Moïse avait eu une réaction semblable dans la première lecture :
« Serais-tu jaloux pour moi ? Ah, si le Seigneur pouvait mettre son esprit en eux pour faire de tout mon peuple un peuple de prophètes ! »

Si tout le monde était prophète au lieu de quelques-uns !
(Belle définition de la démocratie).

Saint Paul aussi, quelque part, parle de gens qui annoncent Jésus pour des motifs qui ne sont pas purs et il commente :
« Qu'importe ! De toute manière, hypocrite ou sincère, intéressée ou désintéressée, le Christ est annoncé, le bien se fait. Je m'en réjouis et m'en réjouirai encore ! »
(Où ?)

Il me vient une comparaison :

Jadis, en Occident, l'Église avait en mains des secteurs entiers de la vie sociale/civile : enseignement, caritatif, hospitalier, état civil (jusqu'à la révolution française).

Elle a été prise en relais.

Faut-il se lamenter de ce que Henri Dunan ait inventé la Croix Rouge après la bataille de Solférino et que, ce faisant, il ait évincé, par exemple, les Camilliens dont le signe était une croix rouge ?

Non ! Pourvu que le bien se fasse !

(Parenthèse : quand elle est évincée, que l'Église explore et ouvre d'autres pistes !)

Jésus dit : faites confiance,
supposez la bonne foi, non l'inverse,
faites confiance à la vie, aux autres, à Dieu.
Apprenez ce regard sur le monde,
faites prévaloir en tout l'attitude de confiance sur celle de méfiance.
(On se demande si l'humanité ne se divise pas fondamentalement en gens qui font confiance et en gens qui se méfient...)

Je vous (nous) ai fait la morale.
C'est pas drôle la morale, même celle de Jésus,
parce que, quand on se regarde dans le miroir de l'évangile (il faut le faire, selon la très belle formule de Vatican II), on n'a pas de quoi être fier.

Tenez : je vous ai parlé jalouse :
un bel exemple en est le frère aîné de la parabole de l'enfant prodigue,
qui se retire sous sa tente et s'en va bouder quand le père ouvre les bras au prodigue,
jaloux comme un pou (?).

Or l'aîné de la parabole c'est aussi nous.

Mais quand on regarde non soi mais l'évangile tout court,
quand on regarde Jésus,
on l'entend dire :

celui qui me suit fera les mêmes œuvres que moi,
il en fera même de plus grandes.
Moins jaloux que ça, tu meurs.

Apprends-nous, Seigneur, à rivaliser avec toi,
et à nous réjouir, comme toi, de tout ce qui se fait de bien et de beau
de par le monde,
puisque, toi, tu t'en réjouis.

Cela devrait nous aider.

Année B - 27^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Marc 10, 2-16

Pour la célébration de leur mariage, les fiancés - chose merveilleuse ! - choisissent plus d'une fois les textes « fondateurs » que vous venez d'entendre.
Le premier rapporte l'invention du couple et du mariage: « tous deux ne feront plus qu'un » (c'est la Genèse),
le second est une piqûre de rappel :
« Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ».

Aux amoureux qui se marient, il paraît évident qu'amour rime avec toujours et c'est très bien, ils ont bien raison. Des gens qui se marient pour 3 ou 6 ans, ça pourrait exister, ça n'existe pas.

Nous qui les entourons et qui savons que la partie n'est pas gagnée, ne sourions pas avec condescendance, encourageons-les à réinventer l'amour et le monde.

Honte à qui voudrait éteindre leur enthousiasme. L'espérance est la philosophie du pauvre.

Donc, deux grands textes, deux monuments classés.

Le premier, qui fleure bon le mythe dit en substance que Dieu est partisan du mariage monogame, c'est même lui qui l'a inventé.

C'est la manière religieuse de voir les choses. On attribue à Dieu une chose que l'humanité a découverte elle-même. Le mariage monogamique, c'est nous qui l'avons inventé.

C'est tout simplement ce qu'on a inventé de mieux pour réguler les rapports des sexes, respecter l'égale dignité de l'homme et de la femme, assurer l'éducation des enfants.

N'attribuons pas l'indissolubilité du mariage à une instance extérieure, c'est un langage qui ne passe absolument plus. Le mariage n'est pas indissoluble parce que Dieu en a décidé ainsi, de l'extérieur ; le vœu de fidélité est intérieur au mariage.

Je parle en termes d'idéal : l'idéal est l'amour fidèle, celui qui prouve son authenticité dans la durée. L'amour est comme le vin, il bonifie en vieillissant.

On peut contester cette affirmation : mais a-t-on proposé mieux ?

Dans le second texte, Jésus est interrogé sur le divorce, il dit qu'au commencement, il n'existe pas... C'est quand, ce commencement ?

Réponse : ce n'est pas un commencement, c'est un faux commencement, il n'a rien à voir avec la chronologie : procédé biblique, manière de décrire un idéal.

C'est comme si Jésus disait : dans le plan de Dieu, dans le rêve de Dieu, dans ce à quoi Dieu voudrait qu'on arrive, le mariage est tel. Ca ne veut pas du tout dire que les choses étaient plus brillantes au commencement (je doute fort que le premier homo sapiens-sapiens, émergeant de l'animalité, ait été du premier coup monogame : au secours, Darwin !). Il n'y a pas eu d'âge d'or mythique, et si âge d'or il doit y avoir, c'est devant nous qu'il est, pas derrière, et c'est à nous de le faire.

Jésus revient donc aux sources, il réinvente le mariage monogamique.

En fait, de son temps existait une polygamie par monogamies successives : le divorce était accordé (à l'homme !) pour les motifs les plus futiles. Si la femme cuisinait mal, par exemple.

Les patriarches du premier testament étaient par ailleurs de vigoureux polygames ; voyez les chiffres : « *Le roi Salomon eut 700 femmes de rang princier et 300 concubines* ». (1 Rois 11,3)

Et la polygamie est encore bien vivante dans certains coins de la planète.

Pas la polyandrie, à ma connaissance.

Parfois, le mariage indissoluble rate. Faute ou erreur.

Faute, commise sans doute généralement par les deux, de n'avoir pas su mettre d'eau dans son vin, de n'avoir pas su pardonner.

Erreur si on s'est trompé au départ, si on n'était vraiment pas fait l'un pour l'autre, si on a voulu marier la carpe et le lapin.

Mais, faute ou erreur, dans les deux cas, échec.

Dans ces cas-là, la séparation est sans doute préférable à l'enfer conjugal.

L'Église latine est très sévère, elle ne rebénit pas un second mariage. Elle estime qu'il ne faut pas entrouvrir cette porte même si, dans certains cas, on peut dire que c'est lui ou elle qui est en tort.

L'Église orthodoxe est moins sévère et accorde un second mariage à celui ou à celle qui n'a pas de tort dans la première séparation.

Je comprends l'attitude de mon Église, mais l'orientale est plus humaine.

Tout cela est fort dépassé, direz-vous : le mariage religieux, le mariage tout court se porte mal. Et ceux qui divorcent, après mariage religieux, se soucient généralement comme de colin-tampon de l'avis de l'Église. C'est vrai.

Pourtant je persiste à croire au mariage chrétien, à une spécificité chrétienne du mariage.

Nous avons quelque chose à offrir sur le marché.

Pas une belle cérémonie, pas les flonflons des grandes orgues, pas la garantie que ça ira grâce au sacrement, mais une prière, une veillée d'armes, ensemble, le jour de la célébration puis, tous les jours qui

suivent, la conviction que Dieu est présent au cœur de l'amour et que, si on le veut, un merveilleux dialogue est possible.
Le mariage vécu, au jour le jour, sous le regard de Dieu.

Et c'est bien ce que je dis aux jeunes mariés :

Vous prenez une décision merveilleuse et difficile, vous le savez et venez la confier au Seigneur et lui demander de vous bénir... Votre présence ici est une prière, notre présence à nous, famille, amis, est une prière. Vous lui confiez votre amour. Et le Seigneur vous bénit.

C'est peu, pensez-vous.

Vous vous attendiez à plus ? Pour moi, ce serait énorme si on y arrivait.

Année B - 28^{ème} dimanche du Temps Ordinaire - Marc 10, 17-30.

Voilà pour le moins une vigoureuse mise en garde : visiblement, Jésus ne porte pas l'argent dans son cœur, il est fâché avec lui, il s'en méfie.

« Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ».

Un enfant du catéchisme, à qui on demandait comment il comprenait la phrase, aurait répondu - mais c'est presque trop beau pour être vrai, se non è vero è ben trovato - *« Ca veut dire qu'un riche se soucie autant d'entrer dans le royaume de Dieu qu'un chameau de passer par le trou d'une aiguille ».*

C'est exactement cela : l'argent n'est pas mauvais, il est dangereux. Ce que Jésus lui reproche, quand il devient une drogue, c'est d'occuper tout le terrain, de fermer le cœur, de rendre insensible, aveugle à la misère des autres. Rappelez-vous le pauvre Lazare et le mauvais riche : le mauvais riche n'a pas maltraité Lazare, il ne lui a fait aucun tort, aucun mal, il ne le haïssait pas. Simplement, mais c'est infiniment

plus grave, il ne l'a pas vu, il regardait à travers, comme le dit une image terrible, c'était comme s'il n'existe pas.

Mais limitons-nous à notre évangile, notre aiguille et notre chameau.

Étonnement des apôtres.

Ce langage était nouveau, ce n'était pas celui de l'ancien testament où, en gros, la richesse était considérée comme une bénédiction. Quand Job, à la fin de ses mésaventures, est rétabli dans tous ses biens, nous apprenons « qu'il eut quatorze mille moutons et six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses, sept fils et trois filles » (Job 42, 12). Rien à envier à nos parachutes dorés. Il est vrai qu'après tous ses malheurs, il ne l'avait pas volé.

Je joue à l'historien.

Il est resté un contentieux, et il est très ancien, une vieille méfiance, de l'Église vis-à-vis du monde de la finance.

C'est à l'Église catholique que je pense ici, pas tellement au protestantisme. On a affirmé que l'essor du capitalisme était lié à l'apparition du protestantisme ; les protestants, nourris du premier testament, et y ayant redécouvert que la richesse était une bénédiction.

C'était en tout cas la conviction du pieux Wesley, fondateur de l'Église méthodiste au 19e siècle. « Gagnez beaucoup, disait-il en substance, enrichissez-vous, mais donnez ». C'était son message. De là la tradition anglo-saxonne des fondations ?

Je pense à un autre signe de cette méfiance : la condamnation par l'Église du prêt à intérêt,

Le premier testament l'interdisait et l'interdiction se justifiait, tant que le prêt à intérêt était synonyme d'usure, exploitation du pauvre sans défense.

Mais les choses basculent lorsque ce n'est plus le pauvre qui emprunte au riche à des taux usuriers, mais lorsque c'est le riche qui

emprunte tous azimuts l'argent dont il a besoin pour arriver à ses fins. L'Église a fini par le comprendre et a levé l'interdiction où elle tenait le prêt.

Sa méfiance a-t-elle retardé l'essor du commerce et de l'industrie? On l'a parfois dit.

Fin des réflexions historiques, retour à l'actualité : et nous dans tout ça ?

Le sujet me met mal à l'aise : s'interroger sur son rapport à l'argent suppose qu'on en ait, c'est donc une question de riche. Elle ferait sourire amèrement tous ceux qui luttent pour nouer les deux bouts.

Question de riche ? Oui et non.

D'abord, c'est Jésus qui la pose et il la pose à tous.

(Et, croyez-moi, il met bien plus en garde contre l'argent que contre le sexe contrairement à ce qu'affirme la doxa ordinaire.)

Je traduis que c'est une erreur de croire que mieux partagées (et Dieu sait s'il le faut !) les richesses deviennent inoffensives. Je traduis qu'il faut prêcher le détachement aux pauvres comme aux riches.

Vous dites que vous n'êtes pas riches ? Mais c'est tellement relatif, la richesse. On est tous le pauvre et le riche d'un autre. Regardons dans notre assiette, et non dans celle du voisin.

Le philosophe Girard affirme que tous les maux viennent de la jalousie : je veux avoir ce que tu as, je ne veux pas que tu aies ce que j'ai. La jalousie, qu'il appelle savamment la rivalité mimétique.

Mais il me faut m'en tenir aux considérations générales, consensuelles,

avec lesquelles on ne peut pas ne pas être d'accord. Donc inintéressantes. Les choses ne deviennent intéressantes que lorsqu'on entre dans le concret, or ce concret est propre à chacun : que dois-je, moi, revoir dans mes rapports à l'argent ?

Il n'y a pas de règle générale : si je me donnais en exemple - ce qu'à Dieu ne plaise ! -, vous auriez beau jeu de me dire que les curés

n'ayant pas d'enfants à nourrir, parlent à leur aise d'un détachement qui leur est facile.

On peut dire la même chose de François d'Assise, qui a dit de si belles choses sur la pauvreté, qui l'a si bien chantée, qui en a été si heureux, si joyeux, mais n'a jamais entraîné femme et enfants qu'il n'avait pas dans son aventure !

Quand même, François, le petit bout d'homme qui avait épousé dame pauvreté, celui qui a le mieux imité Jésus son maître.

Rien que de dire son nom vaut tous des trésors...

Tenez, pour finir, quelque chose de positif, qui se trouve aussi dans l'évangile.

Jésus dit quelque part : faites-vous des amis avec votre argent de malheur

(votre Mammon d'iniquité).

L'argent peut servir à se faire des amis.

Dans le rituel du mariage, j'aime cette prière :

Servez-vous en bien,

Bon serviteur, mauvais maître.

Dans la bouche de Jésus il n'y avait pas que des mises en garde, et il ne dit non plus que la richesse est mauvaise, seulement qu'il faut s'en méfier, que si on n'y prend garde, on a vite fait de devenir un tiroir-caisse, et qu'il y a plus intelligent à faire sur cette terre de misère, qu'il est un bon serviteur et un mauvais maître, qu'il faut s'en servir pour se faire des amis.